



HAL
open science

Quand le rêve vire au cauchemar : “ Aloha ”, une nouvelle de Yoon Go-eun

Lucie Angheben

► To cite this version:

Lucie Angheben. Quand le rêve vire au cauchemar : “ Aloha ”, une nouvelle de Yoon Go-eun. Impressions d'Extrême-Orient, 2017, Mondes perdus, mondes rêves, 7, pp.156-175. <10.4000/ideo.625>. <hal-02385520>

HAL Id: hal-02385520

<https://hal.science/hal-02385520v1>

Submitted on 28 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

Quand le rêve vire au cauchemar

« Aloha », une nouvelle de Yoon Go-eun

Lucie Angheben



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ideo/625>
ISSN : 2107-027X

Éditeur

Université Aix-Marseille (AMU)

Ce document vous est offert par Aix-Marseille Université (AMU)



Référence électronique

Lucie Angheben, « Quand le rêve vire au cauchemar », *Impressions d'Extrême-Orient* [En ligne], 7 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 28 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ideo/625>

Ce document a été généré automatiquement le 28 novembre 2019.



Les contenus de la revue *Impressions d'Extrême-Orient* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Quand le rêve vire au cauchemar

« Aloha », une nouvelle de Yoon Go-eun

Lucie Angheben

Présentation

L'auteur

- 1 Yoon Go-eun est née à Séoul en 1980. Jeune auteure productive, elle a publié, entre autres, les romans *Syndrome d'apesanteur* (Hankyoreh, 2008), *Voyageurs de la nuit* (Mineumsa, Coll. « Jeunes écrivains d'aujourd'hui », n. 3, 2013) et les recueils de nouvelles *Table pour une personne* (Moonji, 2010), *Aloha* (Changbi, 2014) et *La vieille voiture et l'autostoppeur* (Hankyoreh, 2016). Elle s'est vu décerner plusieurs prix littéraires dont le Prix de la fiction Kim Yong-ik pour le recueil *Aloha*, dont est tirée la nouvelle éponyme à laquelle nous nous intéressons ici.
- 2 Le jury explique son choix ainsi :

« La jeune auteure Yoon Go-eun se déleste de la lourdeur de la réalité pour mieux se propulser dans l'imagination. Le monde qu'elle observe comme en le survolant à basse altitude se fait de plus en plus détaillé. Tout en nous montrant qu'aussi loin qu'on aille, il nous est impossible de nous séparer de la force de gravité de nos existences, elle parvient à conserver l'entrain et la légèreté qu'on aime retrouver dans ses textes¹. »
- 3 Son style plait aux lecteurs comme à la critique pour la rapidité avec laquelle évoluent les histoires et pour l'originalité des situations qui contrastent avec la noirceur de la société critiquée par la majorité des auteurs de la jeune génération coréenne. À des textes fortement ancrés dans un réel qui peut être de Corée ou d'ailleurs, elle apporte une touche de créativité sans pour autant tomber dans le registre fantastique ou la science-fiction pure. La critique littéraire Gang Ji-hee remarque que « dans ses récits, Yoon Go-eun introduit l'illusion issue de l'imagination à l'intérieur de mécanismes même de la société, ce qui amplifie le regard porté sur les problèmes du quotidien et leur donne une force nouvelle² ».

La nouvelle « Aloha »

- 4 La nouvelle « Aloha », publiée en 2013 dans la revue *Daesan Munhwa* puis en 2014 dans le recueil éponyme, est une invitation au voyage. Elle nous emmène à Hawaï, île paradisiaque, mais où l'auteure avoue n'avoir jamais posé le pied. C'est en feuilletant des guides de voyage et en discutant avec des personnes qui y ont passé quelques jours, quelques mois ou quelques années, qu'elle parvient à s'en faire une idée plus précise, dans ses aspects les plus joyeux comme les plus sordides. C'est alors que la triste réalité prend le pas sur l'idylle et que la pulsion littéraire apparaît. Dans une interview accordée à l'occasion du festival international des écrivains de Séoul (SIWF) 2016, Yoon Go-eun explique avoir eu envie d'écrire « une histoire où les images contradictoires du paradis et de la mort se superposeraient³ ».
- 5 C'est ainsi que notre nouvelle s'inscrit dans la thématique « Mondes rêvés, Mondes perdus ». N'est-il pas des plus communs de se prendre à rêver de quitter son morne quotidien métro/boulot/dodo pour s'allonger sur le sable d'une île paradisiaque sous les cocotiers ? Nombreuses sont les images enchanteresses à nous venir à l'esprit à l'évocation d'Honolulu ou de la plage de Waikiki, même si peu d'entre nous y ont réellement mis les pieds. Yoon Go-eun nous décrit cet ailleurs d'une manière inattendue, sombre, en total contraste avec la candeur assumée de la couverture de l'ouvrage (voir en annexe). La nouvelle « Aloha » propose également une forme originale qui recroise trois genres de textes : le récit de voyage avec les expériences du personnage principal à Hawaï, le récit d'enquête avec la journaliste qui cherche à valider l'histoire qu'on lui raconte, et le roman noir avec les scènes et détails lugubres qui planent tout au long du texte.

Quand le rêve vire au cauchemar

- 6 Le décor dans lequel l'action se déroule est clairement paradisiaque : le soleil y est au rendez-vous, il y fait des températures douces toute l'année, on y profite de la plage et de la mer. On y vient en voyage de noce, on y fait griller des marshmallows sur la plage, on s'y adonne au surf. Il est facile de comprendre le choix de Yoon de s'y installer.
- « Vous n'êtes pas reparti. Vous ne l'avez jamais regretté. [...] Parce que Hawaï, c'est le paradis. »
- 7 Si ces images sont présentes dans le récit, elles prennent bien vite une autre tournure. Le rêve perd peu à peu de ses éclats pour carrément virer au cauchemar.
- 8 Yoon n'est pas un riche voyageur tombé amoureux de l'île, mais un sans-abri qui a fuit le froid mortel des rues de New York. La journaliste qui narre le récit à la première personne est native d'Hawaï mais travaille à la rubrique nécrologique du journal local. Tous les jours, elle rappelle dans ses longs articles que la mort ne s'arrête pas aux frontières de l'île.
- « On peut mourir sur le chemin de randonnée que l'on emprunte depuis quarante ans, au milieu des vagues dans lesquelles on s'amuse, au moment même où l'on s'apprête à tenter la plongée sous-marine. On peut mourir d'une dispute verbale, d'un accident de voiture, d'un empoisonnement ou d'une morsure de chien. La mort a des raisons qu'il nous est impossible de prédire. Tout comme nous ne pouvons pas prédire l'instant de notre naissance, nous mourrons tous sans l'avoir vu venir. Et ceux qui croient qu'Hawaï est un paradis sur terre ne font pas exception. »

- 9 Avec un humour grinçant, l'auteur reprend plusieurs clichés locaux pour en montrer la face cachée – la part d'ombre, comme par exemple le cocotier, qui perd ses allures de cartes postales quand la chute de ses fruits provoquent de graves accidents ou quand on s'imagine y accrocher une corde... Hawaï nous apparaît alors comme un paradis bien funeste. Le monde rêvé par le personnage est constamment traversé par des ombres menaçantes qui l'empêchent d'exister en tant que tel. La concrétisation du rêve au quotidien est un échec.

Se réinventer pour surmonter la déception

- 10 Face à la déception de voir ses rêves de vie voler en éclat, Yoon, le protagoniste de la nouvelle décide de faire appel à son imagination pour se réinventer un monde meilleur dans lequel il lui sera possible de (sur)vivre. Jeune homme fraîchement arrivé à Hawaï, il se persuade qu'ici tout sera différent.
- « Vous vous êtes souvenu que vous étiez à Hawaï. Et vous avez pensé qu'ici tout devait être différent. »
- 11 Amour, travail, famille, de déception en déception, il décide de voir son quotidien différemment pour redonner de la valeur à son existence. Et c'est la raison pour laquelle Yoon demande à la narratrice d'écrire un article sur lui, puisqu'il n'en a plus pour longtemps. Néanmoins, plutôt que de se concentrer sur les circonstances du décès, qui, explique-t-il, n'intéresseront personne puisqu'il vit seul sans famille ni ami, il lui demande d'écrire sur la mer et le surf.
- « Vous préféreriez que je me concentre sur les vagues d'Hawaï ». »
- 12 Comme s'il était préférable de ne pas regarder les faits en face mais de s'imprégner de leur entourage pour parvenir à mieux les apprécier. Comme si le rêve et l'imagination étaient en quelque sorte le seul salut possible.
- 13 Lorsqu'il raconte son histoire à la journaliste, Yoon s'attarde sur certains détails, comme la culture du surf dans laquelle il s'est immergé dès son arrivée sur l'île, en omet d'autres, comme son état de santé, qu'il juge peu intéressants. Pour une fois dans son existence, il souhaite être le maître de son histoire.
- « Je vous ai écouté sans arriver à me convaincre entièrement de la véracité de vos propos mais vous ne semblez pas concerné le moins du monde par cette question et vous résumiez chaque scène à grand recours d'effets dramatiques, ce pour quoi vous aviez un réel talent. »
- 14 La narratrice doute de cette histoire dont elle ne voit pas la fin et dont elle entend jour après jour un nouvel épisode. Pourtant, elle se décide à y croire jusqu'au bout, même quand, poussée par sa curiosité de journaliste, les recherches menées dans les archives du journal scandent le mensonge.

Entre fiction et réalité

- 15 Les résultats qui s'affichent à son écran sont formels :
- « Les histoires que vous m'aviez racontées n'étaient en réalité pas les vôtres. Ce n'était pas votre vécu mais des événements que vous aviez lu que vous m'aviez confiés. Les histoires que vous aviez lues ont toutes commencé dans la rue. Vous aviez lu ces quelques lignes de la vie d'autres personnes qui vous servaient tantôt de couverture, tantôt de matelas, et vous vous en étiez souvenu. En se rencontrant

les unes les autres, les histoires avaient quelque peu changé. C'est la raison pour laquelle d'une certaine manière, il était difficile de savoir à qui elles appartenaient à l'origine. Alors ces histoires étaient devenues vôtres. »

- 16 Dans la seconde partie de la nouvelle, la narratrice se met à enquêter sur Yoon, dans une tentative de démêler le vrai du faux. Elle parcourt les archives du journal local et se rend sur les traces du sans-abri pour interviewer un témoin potentiel de son histoire.
- 17 Que ce soit à travers son travail de journaliste ou à travers son enquête sur le mystérieux avion de décembre 1989 dans lequel Yoon a débarqué sur l'île, la narratrice prend conscience de la constante différence entre les faits et la manière dont ils sont racontés. Si elle semble quelque peu vexée de l'accusation de propos mensongers reçue à propos de l'un de ses articles, sa rencontre avec le sans-abri lui apprend à rêver à nouveau, à l'image de son obsession nouvelle pour les noix de coco, de son choix d'une boisson inconnue lorsque la petite fille lui propose un verre, ou de la scène finale.
- « Le désir secret qui l'animait n'était pas de surfer sur les vagues, mais plutôt de surfer pour aller jusqu'à New York. J'ai imaginé un instant les possibilités de dériver jusqu'à Los Angeles ou San Francisco, ou jusqu'à la frontière mexicaine, puis de continuer la route en marchant. Les vagues ne l'avaient bien sûr jamais emmené là où il le désirait, il avait fini par regagner le centre d'Honolulu. Mais cette tentative de se débattre était loin d'être insensée. »
- 18 La nouvelle « Aloha » nous rappelle qu'il est tout à fait possible de voir une même chose depuis plusieurs points de vues et que l'imagination, le rêve, et le langage (oral lorsque Yoon raconte son histoire ou écrit lorsque la journaliste publie ses chroniques) ont le pouvoir de redonner de la valeur et de transformer l'insignifiant en exceptionnel.

Aloha

- 19 Ceux qui croient qu'Hawaï est un paradis disent souvent que c'est le lieu idéal pour profiter d'une température et d'un taux d'humidité parfaits. C'est habituel d'entendre ce genre de chose à propos d'Hawaï, mais moi qui vis ici, il m'arrive parfois de l'oublier. Avec une température et un taux d'humidité parfaits, le plus simple, c'est la photosynthèse. Lorsqu'on traverse la ville de Honolulu, on croise à tout va des scènes de bain de soleil, que ce soient des bâtiments, des arbres ou des personnes. C'est également à cause du soleil et de la douceur des températures que la densité de population de la ville explose en hiver. Si l'on en croit les rumeurs, au tout début de l'hiver, des avions à destination de Honolulu décollent depuis une douzaine d'États américains avec à leur bord, des sans-abris. Ils y passent la saison loin de tout risque de mourir de froid et on revient les chercher au printemps. Le bus qui les ramènera fait le tour de l'île Oahu, et après avoir accompli sa tâche — son circuit touristique — prend la direction de l'aéroport de Honolulu. C'est un peu comme les oiseaux migrateurs, dit-on.
- « Mais la plupart d'entre eux n'ont jamais pris le bus du retour. Pourquoi ils repartiraient, alors qu'ici c'est un paradis sur terre ? »
- L'avion qui vous a amené ici a décollé de New York en décembre 1989. La première personne à vous avoir suggéré de partir pour Hawaï était un agent de la gare de votre connaissance. Il vous a tendu une liasse de documents et un petit pain encore chaud. On ne peut pas dire que ce morceau de pain eut une grande influence sur votre existence future mais il joua sans doute sur l'image lointaine d'un pays chaud que vous aviez d'Hawaï. Bien sûr, au début vous n'aviez jamais imaginé vous installer ici. Comme indiqué sur les documents, vous pensiez seulement y passer l'hiver en sécurité, loin du froid.

« Je ne regrette pas. Je ne me suis jamais senti bien à New York. Et je détestais l'hiver là-bas. »

« Lorsque vous parlez de documents, vous faites référence à votre carte d'embarquement ? Ou à une quelconque autorisation de voyage ? »

Comme si vous lisiez sur l'expression de mon visage que j'avais du mal à vous croire, vous ponctuiez votre discours d'incessants « vraiment ». Vous aviez même l'air un peu déçu de vous sentir incompris. Mais vous avez quand même reconnu que votre histoire était difficile à croire au premier abord. Et c'était la même chose dans cet avion en 1989. La plupart des passagers étaient tous dans la même situation et ils avaient bien du mal à croire que cet avion était affrété pour les protéger du froid meurtrier de l'hiver. On parlait beaucoup dans l'avion. Certains disaient que l'appareil allait exploser en plein milieu de l'océan pacifique, d'autres qu'on allait les emmener sur un chantier de construction d'un pont ou d'une tour. Ou qu'ils allaient servir de cobayes pour tester un nouveau vaccin. Dans le tumulte de toutes ces hypothèses, il ressortait majoritairement que la destination de l'avion n'était pas Hawaï. Peut-être une île déserte absente de toute carte, comme le prédisait la théorie la plus partagée à bord. Un grand nombre de suppositions toutes plus folles les unes que les autres passaient de bouche à oreille, même pendant le repas, comme l'idée selon laquelle dès que la porte de l'appareil s'ouvrirait ce serait l'éviscération générale. Mais au moment où les roues se sont posées sur la piste d'atterrissage, c'est un arc-en-ciel qui a accueilli l'avion en provenance de New York. Un arc-en-ciel lumineux et tellement grand qu'il en était presque irréel.

« Je crois que je n'avais jamais rien vu de tel à New York. Du moins, je n'en ai pas souvenir... »

Une lignée de bus, sept comme les couleurs de l'arc-en-ciel, attendait devant l'aéroport. Vous êtes monté dans le bus sur lequel était inscrit le numéro 3. Chaque passager pouvait choisir le bus qu'il voulait, mais votre décision n'était pas réfléchie d'avance. Vous êtes sans doute monté dans ce bus parce que c'était celui que prenaient le plus grand nombre de personnes. La ligne 3 se rendait au centre commercial Ala Moana.

« Et si j'avais pris une autre ligne, est-ce que les choses auraient été différentes ? Je me réveille toutes les nuits en me posant cette question » m'avez-vous dit avant de vous plonger dans vos pensées un instant. « Et puis je me dis que cela n'aurait pas fait de grande différence, et je me rendors. »

Par la vitre, les rues semblaient un peu plus lumineuses que celles de New York. Vous avez espéré que le bus continue de rouler encore mais il a fini par s'immobiliser sur le parking du centre commercial Ala Moana. Juste avant de descendre, le chauffeur vous a expliqué à tous que le bus de retour partirait de ce même endroit dans trois mois. Il vous emmènerait à l'aéroport, puis vous pourriez retrouver votre État d'origine.

Certains se sont rués hors du bus comme s'ils avaient le feu au derrière, d'autres se sont montrés beaucoup plus hésitants, mais tout le monde a fini par descendre. Ceux qui avaient des bagages à récupérer sont restés un moment à attendre devant les soutes. Et ceux qui n'en avaient pas aussi. Après que le dernier bagage a retrouvé son propriétaire, le chauffeur vous a demandé si vous aviez perdu vos affaires. Vous avez répondu que ce n'était pas le cas. Lorsque le bus a disparu au loin, les passagers ont commencé à se disperser.

Les sans-abris de la ville de New York qui se déclaraient en mairie pouvaient bénéficier d'une indemnité « grand froid » une fois par semaine en hiver. Cela représentait le strict minimum pour les frais du quotidien. Même si ce n'était pas grand chose, il était inimaginable d'espérer la même chose ici. Vous avez repensé au petit sac qu'on vous avait

remis dans l'avion. À l'intérieur se trouvaient une brosse à dent et du dentifrice, un rasoir et un savon. Et une enveloppe avec 100 dollars. C'était déjà une coquette somme mais le doute restait sur la capacité d'en vivre pendant 3 mois. Vous vous êtes rappelé avoir entendu quelque part qu'à Hawaï personne ne souffrait de la faim. Et qu'il suffisait de s'inscrire au centre pour les sans-abris pour recevoir de l'aide.

Mais à cet instant précis, ce n'est pas de cela que vous aviez besoin. Vous marchiez en direction de multiples enseignes lumineuses et autour de vous il semblait y avoir un peu plus d'Asiatiques qu'à New York. Le climat était réellement bien plus clément. Lorsque vous êtes tombé sur la boutique d'un horloger, vous vous êtes arrêté. Les montres exposées dans la vitrine indiquaient toutes une heure différente. Alors, vous avez arrêté un passant pour lui demander l'heure.

- 20 Décembre 1989, vous avez décidé de vous enraciner à Honolulu. À l'époque, j'avais un an. Puisque cela fait plusieurs années que vous êtes arrivé à Hawaï, vous connaissez sans doute beaucoup plus de choses que moi sur le passé de cette île. Pour ma part, je peux parler de tout ce qui a eu lieu après 2011. Cela fait trois ans que je travaille pour le journal local *Next Honolulu*. C'est un quotidien tiré à 4000 exemplaires dans lequel on raconte principalement les petits événements de la région. Par exemple, on y annonce les cérémonies de remise de diplômes, les mariages, les naissances, les changements de travail, les déménagements des gens ordinaires, comme s'il s'agissait d'événements d'une extrême importance. Je suis en charge de la rubrique nécrologique.

Il y a toujours une différence entre ce qu'il s'est réellement passé et la manière dont on le raconte ; lorsqu'il reste quelques lignes à remplir, il arrive qu'une vie subisse quelques menues transformations. Les quelques lignes de nécrologie qui s'appliquent à répondre aux questions de base — qui, quand, quoi, où, comment, pourquoi⁴ — sont parfois un résumé tellement simple que la vie retracée en devient presque futile, parfois c'est un bel emballage des plus communs. Ces quelques lignes sont à la fois humbles, légères et appropriées à la situation. Pourtant, dans notre journal, on en veut plus. Lorsqu'un décès est annoncé dans la région, je dois en tirer deux pages de format tabloïde⁵. Dans mes colonnes, je fais de la publicité pour telles couronnes de fleurs ou pour tel corbillard. Je parle d'hôpitaux ou de commissariats, d'ambulances ou de véhicules de police, et parfois de victimes, de coupables et de témoins. Il m'arrive même de réfléchir aux sentiments qui surgissent au moment où la sirène se met à retentir. La sirène de l'ambulance hurle⁶ parfois de fatigue, parfois de peur. Ses hurlements sont parfois un simple réflexe naturel, mais parfois ils transmettent une immense tristesse. Maintenant quand je pense à un endroit, il m'apparaît avec le son de la sirène en arrière-plan. Cela doit être une déformation professionnelle.

Même s'il est relativement facile d'imaginer le lectorat type de notre journal, les chiffres du *Next Honolulu* restent stables. Lorsqu'on le distribue sur la célèbre plage de Waikiki ou dans les environs de Kapiolani Park, il n'y a jamais assez d'exemplaires. Ce sont des endroits très prisés des sans-abris, surtout les alentours de la statue de Gandhi ou à proximité des toilettes publiques comportant des douches.

Vous étiez un de ces sans-abris utilisateurs du *Next Honolulu*. Vous avez commencé à me parler de l'article paru la veille. Ça parlait d'un homme décédé lors d'un accident de parachute ascensionnel⁷. Il s'agissait d'un jeune homme en voyage de noce, alors sa famille avait eu du mal à accepter la nouvelle. Les jeunes époux étaient tous les deux équipés d'un gilet de sauvetage pour s'envoler ensemble dans les airs, mais ils n'y sont restés que deux minutes, accrochés à leur fil comme des araignées. Il y a eu un accident.

Le fil du parachute s'est emmêlé dans un jet ski qui passait à proximité. L'homme est mort sur le coup et la femme y a échappé de justesse. Mais face à la situation de cette femme qui se retrouvait seule, on était partagé entre un sentiment de soulagement et de désespoir. Jamais elle n'aurait imaginé avoir à s'occuper de rapport officiel d'accident, de certificat de décès ou de certificat de la morgue. Jamais elle n'aurait imaginé pareil scénario. Pourtant, les gens meurent pour tout un tas de choses futiles auxquelles ils n'auraient jamais pensé. On peut mourir sur le chemin de randonnée que l'on emprunte depuis quarante ans, au milieu des vagues dans lesquelles on s'amuse, au moment même où l'on s'apprête à tenter la plongée sous-marine. On peut mourir d'une dispute verbale, d'un accident de voiture, d'un empoisonnement ou d'une morsure de chien. La mort a des raisons qu'il nous est impossible de prédire. Tout comme nous ne pouvons pas prédire l'instant de notre naissance, nous mourrons tous sans l'avoir vu venir. Et ceux qui croient qu'Hawaï est un paradis sur terre ne font pas exception.

La jeune femme est rentrée dans son pays natal. Comme à l'aller, elle a pris le même avion que son mari, mais le siège à ses côtés est resté vide. Elle était en cabine, il était dans la soute.

En vous écoutant parler, je me suis souvenue de cette histoire. L'air un peu déçu, vous m'avez demandé si je connaissais John. Ou Shane, ou Lola. Je ne connaissais personne. Et vous non plus. Ce sont des noms qui sont apparus dans mes récentes chroniques. Vous lisiez le *Next Honolulu* tous les matins. Vous lisiez les noms et les circonstances du décès, et parfois vous vous en souveniez, même si ce n'était pas volontaire. La deadline pour mes articles est à 16 heures tous les jours. Après avoir écrit les noms et les circonstances du décès, même si ce n'est pas volontaire, je ne me souviens jamais de rien de concret. Lorsque je rends mon article, c'est comme si le contenu de mon cerveau partait en fumée. C'est peut-être la raison pour laquelle vous m'avez demandé cela.

« Et si vous écriviez sur moi ? Je n'en ai plus pour bien longtemps. »

Votre nom est Yoon. Vous êtes un Américain d'origine coréenne né en 1968. Vous avez quitté Séoul pour New York, puis vous êtes arrivé dans les rues de Hawaï en 1989, où vous vivez toujours. On vous a diagnostiqué le mois dernier un cancer du colon en phase terminale et comme vous me l'avez dit, vous n'en aviez plus pour bien longtemps. Je suis un peu embarrassée. L'entourage d'un défunt m'avait déjà envoyé des informations suite à un décès mais je n'avais encore jamais reçu de demande d'article nécrologique de la part du futur défunt.

Je commençais à me questionner sur la possibilité de coller ou non à la réalité lorsqu'on écrivait sur la vie d'un défunt à cause d'un mail que je venais de recevoir et dans lequel un lecteur se plaignait qu'une de mes chroniques nécrologiques parue la veille dans le *Next Honolulu* n'était qu'un tissu de mensonges. Je me demandais à qui je devais avant tout adresser mes mots, au défunt ou à son entourage. C'est sans doute la raison pour laquelle j'ai été touchée par vos paroles. Peut-être ai-je été poussée par la curiosité de savoir à quoi ressemblerait une annonce de décès résumée par le défunt lui-même. Ou peut-être était-ce à cause de la planche de surf jaune que vous aviez toujours à vos côtés. Ou encore de votre silhouette robuste venue m'annoncer sa prochaine disparition. Nombreuses étaient les raisons qui piquaient ma curiosité.

Vous m'avez invitée à manger. Et vous avez ajouté que votre plat préféré sera la première information que j'apprendrais à votre sujet. Loin des images que nous pouvons avoir sur les sans abris de longue date — qui sont sans doute un préjugé de ma part — vous avez choisi avec soin et délicatesse un burger, et vous m'avez éclairée de vos conseils sur plusieurs articles du menu. Puis, vous avez commencé à me parler de cet avion qui a

quitté New York pour Hawaï en 1989. Je vous ai écouté sans arriver à me convaincre entièrement de la véracité de vos propos mais vous ne sembliez pas concerné le moins du monde par cette question et vous résumiez chaque scène à grand recours d'effets dramatiques, ce pour quoi vous aviez un réel talent. Votre histoire était intéressante et avançait à un rythme de croisière. Ce n'est qu'après le repas que les turbulences ont commencé. Vous n'aviez pas d'argent. D'après vos dires, vous en aviez eu mais il avait disparu.

« C'est pas grave. J'ai un ami. Vous me prêtez votre téléphone ? »

Vous avez appelé un ami originaire du Texas et vous lui avez demandé de vous prêter 20 dollars. Mais il a raccroché tellement vite que c'en était presque louche. Pour ne pas que nous ayons à partir sans payer, il m'a semblé normal de payer l'addition moi-même. Vous m'avez parlé de ces fameux 20 dollars que vous aviez perdu, ou non. Un peu comme pour cet avion de 1989. Rumeur ou mauvaise blague, il n'y avait aucun moyen de le vérifier.

Je n'ai trouvé aucune mention d'un avion arrivé à Hawaï avec à son bord des sans-abris en provenance d'une douzaine d'autres États. La seule certitude c'est que le nombre de sans-abris à Honolulu augmente de plus en plus, comme le nombre de touristes.

Aujourd'hui on dit parfois que les sans-abris sont comme des touristes. Ils glissent des pièces dans les machines des laveries pour faire leur linge de plusieurs jours, ils se déplacent en payant deux dollars cinquante pour le bus. Le jour, ils s'amuse à faire du surf et quand vient la nuit, ils s'allongent sur le sable de la plage de Waikiki en se répétant inlassablement que ce dernier vient directement d'Australie. Et pendant que le temps passait ainsi, les vagues s'avançaient sur la plage puis se retiraient, emportant parfois sur leur passage quelques grains de sable, qui parvenaient jusqu'aux barrières de corail quelques kilomètres plus loin.

21 « Il s'appelle Billy. Vous savez, mon ami du Texas. »

Vous parliez de cet ami à qui vous aviez téléphoné un très court instant. Cet hiver 1989, l'avion en provenance du Texas était arrivé à Honolulu la veille de celui parti de New York. Nul ne sait s'il avait été accueilli par un arc-en-ciel mais les sept lignes de bus étaient présentes à l'appel. Comme vous, Billy avait choisi de prendre le bus numéro 3 mais une fois avoir mis le pied à terre, il avait pris la direction opposée à la vôtre. Si vous aviez pris à gauche, il avait pris à droite, si vous aviez pris à droite, il avait pris à gauche. Comme si cette direction avait le pouvoir potentiel d'influencer votre existence ne serait-ce que d'un degré, vous y avez souvent repensé. Les pas de Billy l'ont amené face à un tableau d'affichage rempli d'annonces d'emplois. On y recherchait quelqu'un sachant conduire. Le gîte et le couvert étaient assurés. Billy est allé y travailler et il n'a plus eu à se faire de souci pour les 100 dollars qu'on lui avait remis dans l'avion.

Mais la route sur laquelle vous avez cheminé jusqu'à tard le soir n'avait aucune annonce d'emploi à vous offrir. Il n'y avait qu'une agence de location de voitures, où vous pouviez louer une Ford jaune pour 30 dollars les 24 heures. Il fallait bien sûr laisser une caution mais 20 dollars suffisaient. Le jeune employé de l'agence vous a tendu une carte de l'île d'Oahu.

« Vous êtes ici. »

Il a fait un point au stylo sur la carte et vous a demandé où vous vouliez aller.

« Vous pouvez commencer par faire le tour de l'île. »

Comme cette idée ne vous avait jamais traversé l'esprit, sa proposition vous a semblée étrange. Il a tracé une ligne⁸ sur la carte. La pointe de son stylo était charnue et permettait une écriture fluide. Lorsqu'il vous a tendu les clés de la voiture, il vous a listé quelques précautions à prendre. Même s'il n'avait pas été des plus polis avec vous, sa

carte était des plus utiles.

Aux côtés de la carte se trouvaient également des bons de réduction pour des restaurants des environs ainsi que quelques informations sur l'histoire, le climat et la langue d'Hawaï. En lisant les expressions hawaïennes de base « Aloha » et « Mahalo », vous avez compris que le jeune homme de l'agence de location de voitures ne vous avait pas insulté tout à l'heure. Il ne vous avait pas traité de « narvalo⁹ » mais vous avait dit « mahalo ». Ça veut dire merci en hawaïen. Et cela faisait vraiment longtemps qu'on ne vous avait pas dit une chose pareille.

Cela faisait une éternité que vous n'aviez plus posé les mains sur un volant. Vous n'étiez pas des plus rassurés à l'idée d'appuyer à nouveau sur l'accélérateur. Mais la voiture avait l'air d'aussi bonne qualité que le stylo du jeune homme de l'agence. Elle offrait une conduite fluide¹⁰.

Vous avez roulé sans vous arrêter. Ce n'est qu'après avoir parcouru la moitié de l'île que vous avez garé la voiture pour vous mettre à l'aise et piquer un somme. Mais il a fallu que vous vous arrêtiez sous un cocotier. Et quelques heures plus tard, vous avez été réveillé par le vacarme de quelque chose qui venait de s'écraser sur le pare brise de la voiture. Cela a fait tellement de bruit qu'il était impensable que ce soit une noix de coco qui ait chuté. Les dégâts étaient aussi conséquents que le bruit qui les avait causés. C'est alors que vous vous êtes souvenu que le jeune homme de l'agence vous avait bien recommandé de ne jamais vous garer sous un cocotier. Pendant que vous rouliez, vous n'aviez vu presque aucun cocotier avec des fruits à son sommet. La majorité étaient déjà sous le contrôle des hommes. Mais vous veniez d'entrer dans une zone où la nature avait repris ses droits et où l'homme n'avait pas encore imposé sa loi.

Après avoir reculé, vous avez compris que ce n'était pas une noix de coco qui était tombée. Il y en avait au moins trois ou quatre. Cela ne vous gênait pas de ne plus avoir de pare-brise mais le propriétaire de la voiture ne serait certainement pas du même avis. Vous avez eu envie de pleurer. Alors que vous étiez prêt à laisser la voiture sur place et vous enfuir en courant, vous vous êtes souvenu que vous étiez à Hawaï. Et vous avez pensé qu'ici tout devait être différent.

« Ça va avoir l'air bête, mais la voiture n'était pas la seule à avoir un propriétaire. Le cocotier aussi en avait un. Alors dans un sens, je n'étais pas le seul à être responsable. C'est ce que je me suis dit. C'est juste que... si seulement le propriétaire de ce cocotier n'avait pas été cette femme... »

Vous avez cligné des yeux.

« C'était une belle femme d'ailleurs. »

Elle s'appelait Amy. La première chose que vous avez fait tous les deux a été de ramener la voiture à l'agence de location. Tout le reste de votre argent y est passé. Mais Amy avait justement besoin de main d'œuvre et vous n'aviez nulle part où aller. Elle gérait une plantation de café. Vous êtes donc allé travailler pour elle. Il fit très froid cet hiver-là et nombreux sont les sans-abris restés en Amérique à avoir succombé à la chute des températures. Mais à Honolulu, la température n'est jamais descendue au-dessous des 17 degrés. Vous m'avez confié que la douceur des rayons du soleil vous a beaucoup aidé à faire face au décalage horaire. Vos portiez les affaires, prépariez les repas, conduisiez la voiture, et vous vous allongiez les bras croisés derrière la tête en regardant là-haut dans le ciel les petits avions de la taille d'un oiseau. Parmi les oiseaux du ciel se trouvait l'avion qui devait vous ramener à New York. Le printemps était arrivé. Trois mois sont passés très vite et vous n'êtes pas reparti. Vous ne l'avez jamais regretté.

« Et pareil pour Billy. Parce que Hawaï c'est le paradis. »

On ne coupe pas la parole à quelqu'un qui est en train de prononcer ses derniers mots. C'est la raison pour laquelle je vous ai laissé parler. Je vous ai donc rencontré plusieurs fois. Au début, je pensais seulement récolter les informations nécessaires à la rédaction de mon article, ce qui n'aurait pris que quelques heures, mais nous nous sommes mis à nous rencontrer tous les jours à 15 heures sur la plage. Cela faisait déjà une semaine, et vous n'aviez toujours pas terminé votre histoire. Comme Shéhérazade, vous promettiez de la continuer le lendemain. Ces rencontres étaient annonciatrices de votre mort, mais il était aussi possible que votre histoire ne s'arrête qu'à ce moment-là. Puisque la mort ne se fait pas annoncer, chacune de nos rencontres pouvait être la dernière et c'est la raison pour laquelle je m'y rendais avec assiduité.

Lorsque j'ai parlé de vous à Danny, il s'est montré très intéressé. Danny est mon collègue en charge des articles sur l'emploi et l'immobilier. De ce fait, il lui arrive parfois de recevoir des personnes venant lui signaler un changement de leur situation. Mais pour la rubrique nécrologique... Le fait que vous soyez un dingue de surf comme lui, qui passe au moins une heure sur la plage tous les soirs en sortant du travail, a également retenu son attention. Il m'a dit que je devrais essayer de montrer que les ex-sans-abris de New York partis volontairement pour Hawaï arrivaient à vivre correctement. Mais dès que je lui ai dit que nous devons aujourd'hui encore nous retrouver dans les environs de Sunset Beach, il a soudainement repris pieds dans la réalité.

Il m'a rapporté qu'il y avait encore eu une affaire de violence au Kapiolani Park. Ces derniers temps, ce genre d'affaires arrivait parfois ; cette fois, un groupe d'adolescents avait attaqué des sans-abris. Un fait de violence à l'encontre des sans-abris jugés indésirables. Les sans-abris étaient ici les victimes mais de plus en plus de personnes semblaient voir les choses différemment. Danny m'a prévenue qu'il était dangereux de rencontrer si souvent un sans-abri.

« Tu as besoin de tant de renseignements ? Au-delà du nécessaire, ça s'appelle de l'intérêt. Ou de la pitié. Ou alors tu es en train de te faire rouler dans la farine. Si tu as encore des choses à entendre de sa part, fais le venir au bureau, au moins ce n'est pas la plage... »

- 22 Mais pour vous, la plage avait une signification toute particulière. Surtout cette plage au nord de l'île Oahu. Chaque année, Dr Beach désigne les meilleures plages américaines de l'année¹¹, et l'année passée, deux plages d'Hawaï figuraient dans le classement. Mais il n'y a pas que Dr Beach qui part à la chasse de la meilleure plage, les Hawaïens aussi investissent un temps considérable à chercher leur plage à eux. Lorsqu'ils parviennent à dénicher une petite plage peu connue et où le calme règne à toute heure, ils s'y attachent réellement. Vous aussi vous aviez votre plage, tout au nord de l'île Oahu, un spot¹² à proximité de Sunset Beach. Raconter votre histoire depuis cet endroit n'était pas anodin pour vous. Surtout pour raconter vos derniers instants.

Danny était aussi un habitué de Sunset Beach. Je l'y avais même accompagné plusieurs fois mais jamais je n'avais observé les surfeurs comme je l'ai fait aujourd'hui. Vous étiez au sommet d'une vague. Le soleil n'allait pas tarder à se coucher. Lorsque je vous ai demandé si je pouvais prendre des photos vous m'avez répondu qu'il n'y avait aucun souci. Sur un certain nombre de photos, je n'ai pas réussi à figer les rouleaux des vagues éphémères mais sur d'autres plus réussies, on voyait votre corps dépasser hors de l'eau par endroits. Vous étiez aussi doué pour le surf que vous l'étiez pour parler de votre article nécrologique. Vous pensiez qu'il était inutile de faire mention de l'instant fatidique du diagnostic de votre cancer. Si vraiment il le fallait, une ligne suffirait amplement, d'autant que vous n'aviez ni famille ni collègues de travail et que personne ne pourrait venir s'en plaindre. Vous préféreriez que je me concentre sur les vagues

d'Hawaï et sur l'amoureux que vous en étiez. Puisque je n'avais encore jamais reçu d'instructions de ce genre pour la rédaction de chroniques nécrologiques, je vous ai écouté, perplexe.

« Alors reprenez au moment de votre rencontre avec Amy. Vous étiez heureux de vous installer avec elle, non ? Pourquoi être retourné dans la rue ? »

« C'est logique non ? On s'est séparés. »

Vous avez vécu quelques années ensemble. Et vous vous êtes séparés à cause d'une porte. Vous aidiez Amy à faire des travaux de réparation dans sa maison. La porte dont vous veniez de vous occuper était bancale. Voyant cela, Amy vous a accusé d'avoir bu. Vous étiez tellement gentil que vous avez accepté de la changer. Et puis, vous n'aviez pas de chance avec les portes, qui étaient toujours bancales ou mal adaptées à leur cadre. Ces portes dont même l'œil nu décelait le déséquilibre, étaient pourtant fixées bien solidement et il était très délicat de les détacher par la suite.

« À cette époque j'avais la vingtaine. On peut pas dire que je manquais de force. »

Mais cette force était inutile quand il s'agissait d'arranger ce qui avait été mal fixé. Amy a fini par vous quitter, à cause de cette porte. Plutôt que son départ, vous vous êtes efforcé de me décrire en détails la maison qu'elle venait de quitter. Elle fut un mirage apparu un instant dans votre existence. Pensant qu'elle finirait par rentrer chez elle, vous avez décidé de quitter cette maison et de retrouver la rue, après une pause de quelques années. Vous avez atterri quelque part dans les environs de Sunset Beach et vous veniez tous les jours vous asseoir sur la plage.

« À cette époque ce sont les vagues qui m'ont sauvé. J'ai pu apprendre à surfer moi aussi. C'est Billy qui m'a appris. Il s'est beaucoup entraîné au surf après être venu à Hawaï. C'est ici qu'on s'est rencontrés pour la première fois, sur ce spot. Il était en train de voler sur les vagues et je n'arrivais pas à détacher mes yeux de la scène. »

Vous avez commencé par apprendre à vous mettre en position sur le sable. Et bizarrement, cette méthode d'apprentissage répétitive vous a appris à vous calmer. Vous avez ensuite appris les règles des surfeurs. Ceux qui ne respectent pas ces règles peuvent se faire bannir des plages ou être à l'origine de violentes disputes. Billy vous a recommandé de faire attention car dans la culture du surf, ce sont les locaux qui sont prioritaires sur ceux qui sont arrivés par la suite.

« La première règle que j'ai apprise, c'est *'One wave, one man'*. J'ai tout de suite aimé cette idée de profiter des vagues une seule personne à la fois. Et pour finir, j'ai appris qu'il ne fallait jamais se séparer de son surf. »

Vous avez commencé à admirer Billy. Il surfait comme personne. Il avait de bonnes manières et il avait énormément de choses à apprendre aux autres. Mais surtout, c'était la seule personne de votre connaissance à être descendue d'un avion en ce mois de décembre 1989. Vous n'avez jamais croisé personne d'autre. Pourtant si la majorité n'était jamais rentrée...

La nuit est tombée et nous avons changé d'endroit. Vous avez allumé un feu de camp et commencé à faire griller des marshmallows que vous aviez du amenez avec vous.

- 23 Cela n'a rien d'original mais lorsque j'ai commencé le surf, j'avais moi aussi du mal à tenir longtemps en équilibre sur ma planche. Avec l'habitude, les instants passés sur les vagues se sont allongés, cinq secondes, dix secondes, vingt secondes... Je devais avoir une dizaine d'années à l'époque et cela faisait très longtemps que je n'avais pas retenté l'expérience. Mais en vous entendant, je me suis revue sur ma première vague. Vous m'aviez raconté surtout ce qui s'était passé depuis votre arrivée à Hawaï. De la même manière que les surfeurs se déplacent pour trouver un spot idéal, j'ai décidé de vous accompagner à la

recherche du spot de votre histoire.

One wave one man. C'est ce que je vous ai suggéré. Comme on profite des vagues une seule personne à la fois, racontons votre histoire un seul mot à la fois. La première vague que je vous ai déroulée a été 'maman'. Pour me parler de votre maman, vous avez du remonter dans le passé.

Votre premier souvenir remontait à vos 5 ans. Vous aviez 5 ans quand un missionnaire religieux vous a découvert. Quelques mois plus tard, vous déménagiez dans une nouvelle maison. Vous veniez d'être adopté, mais en moins de temps qu'il ne vous a fallu pour déballer vos affaires, on vous a de nouveau abandonné. Votre troisième famille était enfin agréable mais c'est vous qui avez pris la fuite. Vous étiez déjà trop âgé pour celle-ci. Suite au rejet de votre deuxième foyer, pendant les quelques mois de vide précédant votre adoption par une troisième famille, vous aviez neuf ans mais c'était comme si vous aviez déjà soufflé vos dixième et onzième bougies. Vous n'avez aucun souvenir de vos amis de l'époque. Il n'y avait personne pour vous faire du mal, personne pour vous adresser la parole. Vous avez toujours considéré que tous les problèmes venaient de votre première famille. Vous vous souveniez de la deuxième et de la troisième, mais absolument rien à propos de la première, pas le moindre détail du plancher, du plafond ou du quartier. C'était le plus flou de vos souvenirs, mais aussi celui qui revenait vous hanter le plus souvent, le plus vivement. C'était dans cette première maison que vivait votre maman.

Plusieurs vagues se sont enchaînées. Après 'maman', 'frères et sœurs', 'église' et 'Séoul', nous sommes passés à 'papa'. Vous m'avez annoncé que vous alliez encore me raconter une histoire de porte. Il y a longtemps, votre papa avait lui aussi posé une porte bancale. Le panneau de la porte, pourtant de forme rectangulaire comme son encadrement, avait du mal à s'insérer correctement dans les coins. Même lorsqu'on fermait la porte, il y avait toujours de larges rayons de lumière ou des bruits qui passaient à travers. Si cette porte posée par votre papa avait été un peu plus d'aplomb, si seulement elle avait offert un peu d'intimité entre la chambre et le couloir, peut-être que votre existence aurait été un peu différente, m'avez-vous dit. À cause de cette porte, vous entendiez tout ce que votre maman disait. Les mots qu'elle a prononcés se sont effacés de votre mémoire mais le plus important, c'est que vous avez ouvert la porte, vous êtes entré dans sa chambre et vous l'avez mise à sac. Il est impossible de savoir si vous êtes parti de votre plein gré ou si on vous a mis dehors, mais vous avez du quitter la maison et pour la suite, vous ne vous souvenez plus de l'ordre exact des choses. Est-ce l'histoire de votre premier foyer ? du second ? du troisième ? Vous ne saviez plus non plus de quel papa il s'agissait, et vous avez murmuré que c'était peut-être mieux ainsi.

« Ça me suffit comme expérience à l'intérieur d'une maison. »

Cela voulait dire que vous ne vouliez plus me raconter des événements qui se seraient déroulés en intérieur. Quelques marshmallows ont carbonisé et sont devenus durs comme la pierre. Un peu comme vos paroles. Vous avez tendu les bras au-dessus de votre tête comme un tronc de cocotier et vous vous êtes étiré. Vous m'avez dit qu'en vous étirant ainsi, vous aviez l'impression de lever vos deux bras au-dessus de quelqu'un. J'ai levé les bras à mon tour pour m'étirer. Même si cela me gênait un peu d'imiter vos gestes, je me suis étirée et j'ai tendu ma nuque et mes bras comme le tronc d'un cocotier.

Nous avons fixé le pic de la vague. Les surfeurs appellent pic la partie la plus haute de la vague. Lorsque je vous ai questionné sur le pic de votre existence, vous êtes resté penseur un moment.

« Vous savez, j'ai revu Amy. »

« Amy ? »

« Il y a quelques années, j'étais assis devant le centre commercial d'Ala Moana et je l'ai vue passer. Elle sortait du centre commercial. Je l'ai reconnue au premier regard. J'ai immédiatement tourné la tête. Mais on ne s'est pas salué. Je crois que j'aurais encore préféré ne jamais la revoir... »

Vous avez tourné la tête comme cette fameuse fois. La vague est retombée pour se changer en écume. La nuit est tombée très rapidement. J'ai reçu un appel de Danny mais je n'ai pas décroché. J'ai préféré vous questionner sur un point qui ne manquerait pas de l'intéresser. Je vous ai parlé de votre surf. Vous m'avez expliqué que vous avez un jour participé à une opération d'engraissement¹³ de la plage à Waikiki, qui consistait à réalimenter en sable des kilomètres de plage érodés par le vent et les vagues.

« Je l'ai acheté avec l'argent que j'ai gagné cette fois-là. En fait, le sable de Waikiki ne vient pas d'Australie. On le fait venir par avion depuis l'océan Pacifique. »

24 Si je ne m'étais pas mis en tête de rechercher quelqu'un pour vous, si les archives du *Next Honolulu* ne remontaient pas jusqu'en 1995, peut-être les choses auraient-elles été différentes ? Mon idée de départ était de retrouver Amy. Comme je parlais d'infimes détails, la route promettait d'être tortueuse mais je savais que quelqu'un l'avait déjà trouvée avant moi. Lorsque j'ai entré « Amy » dans la barre de recherche de la base de données du journal, tous les articles qui contenaient ce prénom sont apparus à l'écran. Et parmi tous ces articles, nombreux sont ceux qui m'ont rappelé de trop près votre histoire. Et pourtant, ce n'est évidemment pas de vous qu'il s'agissait. Un article parlait d'un homme assis sous un abris-bus qui, lorsqu'il avait aperçu son ex-femme, de qui il était séparé depuis plusieurs années, avait détourné la tête par honte de sa triste apparence. Quelques mois plus tard, il s'étaient revus grâce au surnom de la femme : « noix de coco ». Les yeux fixés sur cet article pendant un bon moment, j'ai saisi mon téléphone portable. Dans la liste d'appels, j'ai retrouvé le numéro de votre ami du Texas que vous aviez appelé il y a quelque temps. Billy. J'ai appuyé spontanément sur la touche d'appel. On a décroché immédiatement.

« Bonjour, ici Lina du *Next Honolulu*. Nous réalisons un sondage, est-ce que vous êtes né à Hawaï ? » ai-je menti.

« Non. »

Vous vous souvenez depuis combien de temps vous vivez à Hawaï ? Depuis décembre 1989 ? Vous connaissez un dénommé Yoon ? Vous avez bien pris le bus numéro 3 ? Vous êtes descendu devant le centre commercial et vous avez pris sur la droite ? ou sur la gauche ? Les questions s'enchaînaient dans le désordre dans ma tête. Et j'ai maladroitement demandé :

« Est-ce que par hasard vous êtes venu en avion ? »

J'ai attendu la réponse de Billy avec impatience.

« Presque tout le monde vient en avion, non ? »

Légèrement embarrassée, je suis passée à la question suivante. Est-ce que par hasard vous êtes partis du Texas ?

« Je suis venu depuis le Japon. Osaka. »

C'est moi qui ai raccroché la première. Bien sûr Billy aurait pu changer de numéro de téléphone, mais il aurait tout autant pu ne jamais avoir existé. J'ai eu l'impression de me faire balayer par un *shore break*¹⁴. Une vague totalement ignorante des différents concepts de surf comme le pic¹⁵, la mousse¹⁶ ou la lèvre¹⁷.

J'avais toujours peur que vous ne vous présentiez pas au rendez-vous et pourtant c'est moi qui ne suis pas venue. Trois heures étaient passées depuis notre rendez-vous. Le soleil se couchait à l'horizon et la nuit venait de tomber lorsque j'ai quitté les bureaux du

journal. Pendant trois heures j'avais réuni divers articles. Je m'étais mise à faire des recherches sur tous les termes en rapport avec votre histoire dans la base de données.

Je suis tombée sur un article qui parlait d'un jeune homme qui avait prêté gratuitement une voiture à un voyageur sans le sou. Il datait du 4 mars 1999. Un autre racontait comment un homme était mort d'une hémorragie cérébrale après avoir reçu 5 noix de coco sur la tête alors qu'il s'était garé sous un cocotier pour faire la sieste. Celui-ci datait du 19 septembre 2000. Un autre reprenait l'histoire d'une femme originaire du Texas qui avait réussi grâce à une petite annonce découverte par hasard. Elle était décédée en 2005, et l'article datait du 29 avril de la même année. Le 7 décembre 2007 était paru un article sur des cours de surf gratuits dispensés aux sans-abris par un professeur à North Shore. Un boulanger né à New York qui préparait des biscuits traditionnels hawaïens confessait que leur odeur lui rappelait tellement Hawaï qu'il avait fini par partir s'y installer définitivement. Cela datait d'il y a quelques semaines. Il y avait tellement d'articles en lien avec des questions d'adoption et d'abandon qu'il était difficile de savoir de quels textes vous aviez pu vous inspirer.

Les histoires que vous m'aviez racontées n'étaient en réalité pas les vôtres. Ce n'était pas votre vécu mais des événements que vous aviez lu que vous m'aviez confiés. Les histoires que vous aviez lues ont toutes commencé dans la rue. Vous aviez lu ces quelques lignes de la vie d'autres personnes qui vous servaient tantôt de couverture, tantôt de matelas, et vous vous en étiez souvenu. En se rencontrant les unes les autres, les histoires avaient quelque peu changé. C'est la raison pour laquelle d'une certaine manière, il était difficile de savoir à qui elles appartenaient à l'origine. Alors ces histoires étaient devenues vôtres. « En fait ce n'est pas un patchwork, il a tissé ensemble différentes histoires. C'est un fervent un fervent lecteur de notre journal ! »

Danny m'a fait remarquer que si l'on avait pu avoir accès aux archives antérieures à l'année 1995 peut-être aurait-on fait encore d'autres découvertes. Je me suis mise à entrer tous les mots un à un dans la barre de recherche. Jusqu'à la marque du surf. Danny n'avait pas du tout apprécié ce point là. Il avait l'air de confirmer que je m'étais bien faite avoir. À l'hôpital où vous disiez avoir reçu le diagnostic de votre cancer du colon, il ne figurait aucun patient du nom de Yoon. Je me suis aussi demandée si votre nom était faux aussi, comme c'est le cas de nombreux sans-abris, mais à l'hôpital personne ne s'était récemment vu diagnostiquer un cancer du côlon. Comme me l'avait dit Danny, vous n'étiez qu'un pauvre fou qui voulait qu'on écrive deux pages de journal sur lui pour s'amuser. J'ai effacé toutes les informations vous concernant que j'avais notées dans mon carnet, une par une. Je n'ai laissé que deux choses. La porte mal fixée et l'avion parti de New York en 1989. C'est tout.

J'ai fini par taper votre nom dans la barre de recherche. Je pensais que rien ne sortirait mais j'ai été étonnée de voir que sur le papier, vous étiez décédé cinq ans plus tôt. Il y avait de fortes chances que vous ayez vendu votre identité à quelqu'un d'autre il y a déjà bien longtemps. Il était courant d'acheter l'identité des sans-abris pour pouvoir bénéficier des aides de l'Etat tout comme il était courant de changer de nationalité. C'était une histoire somme toute banale, rien d'incroyable, rien qui ne vaille le coup de devenir un article.

- 25 Le lendemain, et le surlendemain, je ne me suis pas rendue à la Sunset Beach. Votre histoire était aussi bancale que la porte dont vous m'aviez parlé et pourtant, elle était fixée si solidement en vous que vous n'arriviez plus à vous en détacher. Le weekend venu, j'ai fini par prendre ma voiture un matin pour aller me promener. Je me suis engagée sur la route où vous aviez dit avoir loué une Ford jaune il y a longtemps. J'avais déjà lu la

version originale de l'article en question mais en suivant vos seules indications, je voulais vérifier par moi-même car je n'arrivais pas à oublier votre histoire. J'avais déjà perdu tout espoir avant même de monter dans ma voiture mais les deux premiers endroits où je me suis rendue et qui n'avaient manifestement rien à voir avec vous m'ont vidée de toute énergie. La plantation où vous m'aviez dit avoir travaillé avait déjà disparu avant même que vous n'arriviez sur l'île. Les cocotiers qui occupaient une place prépondérante dans votre histoire étaient interdits de culture dans notre région. Donc il ne pouvait pas y en avoir. Même si vos souvenirs pouvaient contenir une marge d'erreur, tout ce qui se rapportait à votre passé semblait constamment bancal.

Il a commencé à tomber quelques gouttes, puis il s'est rapidement mis à pleuvoir à verse. Et j'ai été submergée par un *shore break*. J'étais sur une route sur laquelle il était a priori impossible pour une vague de venir s'écraser mais j'étais complètement trempée. Ayant la soudaine impression qu'un cocotier venait de s'affaler en travers de ma route, j'ai freiné brusquement. Je me suis demandé si des noix de coco n'allaient pas s'écraser avec fracas¹⁸ sur mon pare-brise, mais ce n'était pas un arbre qui se dressait devant moi, c'était une personne. J'avais failli la renverser. C'était un enfant.

« Vous pouvez me déposer chez moi ? Je vous indiquerai le chemin. »

Elle¹⁹ a secoué son parapluie et s'est installé dans la voiture.

« Et si je n'étais pas passée par là, comment tu aurais fait ? Tu habites loin ! »

Lorsque nous sommes arrivées à destination, elle a ricané et m'a expliqué :

« Ce n'est qu'un nuage. Il suffit de s'abriter pendant un moment et puis ça finit par passer. Venez boire quelque chose de chaud avant de repartir. »

Elle parlait comme un adulte. La porte d'entrée s'est ouverte en grinçant. Tout était calme à l'intérieur de la maison. On n'entendait aucun bruit. Elle m'a indiqué une chaise avec l'air d'avoir l'habitude de le faire.

« Je peux vous offrir du chocolat ou du lait chaud. Qu'est-ce que vous préférez ? »

« Du chocolat c'est très bien²⁰. »

En répondant, je me suis retournée pour observer la pièce sombre dans laquelle je me trouvais et mon cœur a failli s'arrêter de stupeur. Deux yeux me faisaient face dans l'obscurité. C'était un vieillard assis dans un fauteuil roulant. Je l'ai salué avec un peu de retard mais je n'ai reçu aucune réponse.

« Vous voulez quoi comme chocolat ? J'ai de l'Alti et du Nesquick. »

« Je vais prendre de l'Alti. »

Après avoir bu une première gorgée, j'ai laissé échappé un « Ah, j'aurais du prendre du Nesquick ! » La petite m'a regardée en ricanant.

« Presque tout le monde choisit l'Alti. C'est moi qui ai choisi ce nom. En fait c'est juste de Nesquick dans lequel je rajoute du sucre. Deux sachets de Nesquick, deux cuillères de sucre. »

Mais j'ai quand même bu mon Alti. Je me suis rendue compte que je n'avais pas pris de véritable repas de toute la journée. Il m'a demandé ce que j'étais venue faire ici. Je lui ai répondu que j'étais venue pour le voir, avec le manque d'aisance d'un acteur qui vient d'oublier son texte. En réalité, j'ignorais moi-même la raison de ma visite.

« En fait... je cherche un avion qui a décollé de New York pour Hawaï en 1989. Il ne figure sur aucun registre. Ce n'est pas des plus courants, mais à l'intérieur on trouvait 3 sièges sur chaque côté et deux au centre, classe économique. »

En demandant « C'est un peu bizarre, non ? », j'ai repris une gorgée d'Alti. Le vieillard continuait de me fixer. Je venais de boire la dernière gorgée et je me préparais à partir. C'était vraiment trop sucré.

« Ma place était la 4D. »

C'était la voix du vieillard. L'enfant a rapproché le fauteuil du vieillard de moi. Ce dernier a serré dans ses mains la couverture que l'enfant venait de poser sur ses genoux et a continué de me fixer. Je l'ai fixé à mon tour un moment. Puis, des rides de son front et de l'expression de son visage, je suis passée à la décoration des murs qui se trouvaient derrière lui. Je regardais un peu partout, fixant un point éloigné, puis un point proche, puis un point éloigné à nouveau.

« Pourquoi vous cherchez cet avion demoiselle ? »

Je me demandais si cela pouvait aider ou non de lui expliquer que je travaillais pour un journal.

« Comment connaissez-vous cet avion ? »

« Je l'ai pris pour venir ici. »

Le vieillard a dit quelques mots à la petite, qui est partie chercher quelque chose. Elle est revenue avec le sac du vieillard qui contenait toutes sortes d'objets très anciens. Parmi eux, il y avait un billet d'avion. Mais malgré tous les efforts possibles, les caractères étaient illisibles, était-ce l'effet du temps, de la pluie ou de la sueur. Le vieillard m'a répété qu'il l'avait utilisé pour venir à Hawaï en décembre 1989, mais il était complètement illisible. J'ai plutôt tenté de lire sur le visage du vieillard. Mais il affichait une expression totalement neutre. Il a commencé à lire les écritures que lui seul parvenait à voir sur le billet.

Exactement trois mois plus tard, il était retourné devant le parking du Centre Commercial Ala Moana. Après trois mois, certains avaient décidé de continuer leur route ailleurs, mais un certain nombre, comme le vieillard, étaient revenus pour attendre le bus. Il était arrivé en avance mais le bus qu'ils attendaient tous n'était jamais arrivé. La nuit a commencé à tomber et les quelques personnes qui parlaient la même langue ont commencé à se questionner mutuellement sur le lieu de rendez-vous devant le parking, et ils ont demandé au centre d'accueil pour les sans-abris pourquoi le bus n'était pas venu les récupérer. Néanmoins, personne n'avait jamais entendu parler de ce fameux bus. Tard dans la nuit, ils se sont rendus à l'aéroport d'Honolulu. Mais il n'y avait aucun avion prêt à partir et parmi les derniers départs aucun n'aurait été prêt à les accueillir. Aucun. Le lendemain et le surlendemain, il s'était rendu au point de rendez-vous mais en l'espace de quelques jours, en l'espace d'une saison, l'avion qui avait amené ces sans-abris à Hawaï avait complètement disparu des mémoires.

« C'est alors que j'ai compris. Qu'ils voulaient juste nous rayer de la carte. Même si l'hiver était terminé, personne ne viendrait nous récupérer. »

Le vieillard s'est mis à tousser violemment. La fillette a ramassé la couverture qui venait de tomber par terre. Le vieillard a repris :

« Alors demoiselle, qui c'est que vous cherchez ? »

« Eh bien... plusieurs personnes... »

« *One wave one man.* »

Les mots du vieillard m'ont immédiatement fait penser à vous. Dans son dos se trouvaient plusieurs planches de surf. Il avait pris l'habitude de récupérer les surfs abandonnés sur la plage et ramenés par les vagues. Le désir secret qui l'animait n'était pas de surfer sur les vagues, mais plutôt de surfer pour aller jusqu'à New York. J'ai imaginé un instant les possibilités de dériver jusqu'à Los Angeles ou San Francisco, ou jusqu'à la frontière mexicaine, puis de continuer la route en marchant. Les vagues ne l'avaient bien sûr jamais emmené là où il le désirait, il avait fini par regagner le centre d'Honolulu. Mais cette tentative de se débattre était loin d'être insensée. Le vieillard qui se dandinait sur

son fauteuil roulant avait réellement appris à surfer.

« Billy, du Texas. »

Je me suis murmuré à moi-même. Le vieillard m'a regardée et a lancé :

« Billy est mort. »

Billy avait décidé de surfer pour retourner à son point d'origine. Il n'avait pu s'ancrer ni aux États-Unis, ni à Hawaï et il avait disparu quelque part dans l'océan.

« On dit qu'Hawaï est un paradis mais ça n'en est que plus difficile de s'y adapter. Pour être honnête, j'enviais Billy. De temps à autre lorsque je m'appuyais contre le tronc d'un cocotier, j'avais envie d'y accrocher une corde et de la passer autour de mon cou... Le temps a passé mais... »

Je me suis levée de mon siège. L'enfant a dit qu'elle allait me raccompagner et le vieillard est resté immobile, le regard fixé sur le billet d'avion. La pluie s'était presque arrêtée. Alors que je passais devant la porte d'entrée, je suis tombée sur un nom étrangement familier. J'ai eu l'impression que ce nom venait juste de me sauter aux yeux ou bien qu'il venait juste d'apparaître sur la porte. Ce fut très soudain. Amy. Sur la gauche de la maison se trouvaient alignés plusieurs cocotiers. Je me suis alors souvenue de la porte un peu bancale que je venais de voir derrière le vieillard, et des fenêtres de la pièce.

J'ai saisi le bras de l'enfant qui me suivait.

« Ta maman s'appelle Amy ? »

« Ma maman s'appelle Peggy. Pourquoi ? Ah, ça ? Il paraît que c'est le nom de l'ancienne occupante. Papa a dit qu'il avait eu beau essayer, il n'était jamais arrivé à enlever cette porte pour la changer. Elle a beau être complètement bancale, elle ne s'enlève pas. »

« Merci pour l'Alti. »

J'ai à nouveau regardé la maison au loin. Cette porte recouverte de mensonges réconfortants face à la difficile réalité était comme cette maison. Une histoire solide, bancale mais si bien fixée qu'on ne peut plus la détacher.

Danny m'avait appelée 6 fois. Lorsque je suis sortie pour partir sur vos traces, il est parti surfer à la Sunset Beach, et c'est là qu'il vous a découvert. Je n'étais pas très loin mais lorsque je suis arrivée sur les lieux, tout était déjà terminé. On ne voyait plus que la mer. Vous avez demandé aux autres surfeurs de ne pas jeter votre planche. C'est ce qu'ont raconté les témoins dont Danny faisait partie. Après que vous vous soyez éloigné de la rive, il y a eu un ou deux tubes, et puis on a vu votre surf revenir sur la plage comme une assiette vide.

Votre corps est resté absent pendant longtemps et puisque que vous n'existiez pas non plus sur le papier, les deux pages d'articles sur vous n'ont jamais pu paraître. La seule chose qu'il me reste de vous parmi tout ce va et vient de traces, c'est votre vieux surf.

- 26 Ceux qui croient qu'Hawaï est un paradis disent souvent que c'est le lieu idéal pour profiter d'une température et d'un taux d'humidité parfaits. C'est habituel d'entendre ce genre de chose à propos d'Hawaï, mais moi qui vis ici, il m'arrive parfois de l'oublier. Peut-être est-ce à cause des chroniques nécrologiques que j'écris tous les jours.

Quand cela m'arrive, je me rends à la Sunset Beach. Et depuis la plage je vous observe. Comme votre ami Billy, vous continuez à surfer vers une destination connue de vous seul. Alors je vous parle. À chacun de mes mots, vous grimpez sur une vague. Plus les vagues se déroulent et plus vous rapetissez. Quarante ans, trente ans, vingt ans, quinze ans, dix ans, puis vous disparaîsez. Les surfeurs disent des vagues qui ne se sont pas encore brisées en écume et qui forment des tunnels comme ceux qui me font face que ce sont des tubes²¹. Des tunnels d'eau comme celui dans lequel vous vous étiez sûrement engouffré.

NOTES

1. <윤고은 소설가 김용익소설문학상 수상>, 2015.09.30., 창비뉴스 / « La romancière Yoon Go-eun remporte le prix de la fiction Kin Yong-ik », 30 septembre 2015, site de l'éditeur Changbi. Version originale de l'article consultable en ligne à l'URL : <http://www.changbi.com/archives/62454/trackback>
2. 강지희, <낭만적 거짓과 잉여적 진실>, 윤고은의 « 알로하 » 中, 창비, 2014, 288쪽 / Kang Ji-hee, « La romance des mensonges et l'excès de vérité », in Yoon Go-eun, *Aloha*, Changbi, 2014, p.288.
3. <참가작가 인터뷰 : 윤고은>, 2016 서울국제작가축제, 2016.01.07. / « Interview des auteurs invités : Yoon Go-eun, Festival international des écrivains de Séoul 2016, 7 janvier 2016. Version originale de l'article consultable en ligne à l'URL : http://siwf.ltikorea.or.kr/bbs/board.php?bo_table=C01&wr_id=27&page=4
4. Remarques : toutes les notes sont du traducteur. En Corée les questions auxquelles il faut répondre lors de la rédaction d'un article sont au nombre de 6. On parle de 육하원칙 (六何原則) soit : Qui ? Quand ? Où ? Quoi ? Comment ? Pourquoi ? En presse française, nous avons plutôt tendance à suivre la règle anglo-saxonne des 5W : Who ? What ? When ? Why ? Where ?, soit, Qui ? Quoi ? Quand ? Pourquoi ? Où ?
5. Pour rappel, le format tabloïde correspond à un format plié de 280x240mm. C'est notamment le format utilisé par les journaux de presse gratuite *Metro* et *20 minutes*.
6. En langue coréenne, la sirène de l'ambulance « pleure » avec l'utilisation du verbe 울다. On retrouve ce même verbe notamment pour parler du chant des oiseaux. L'utilisation en français du verbe « hurler » offre ici une même connotation dramatique et a priori négative.
7. Le parachute ascensionnel est un sport qui consiste à s'élever dans les airs accroché à une voile similaire à un parachute en étant tracté à grande vitesse depuis le sol ou sur un plan d'eau. Il peut se pratiquer comme loisir à plusieurs personnes et se fait de plus en plus courant sur les plages.
8. Le texte original propose la phrase suivante : 청년은 지도 위에 볼펜으로 짹, 짹, 길을 그려주었다. Soit littéralement : « Il a tracé une ligne *jjuk jjuk* sur la carte » (Je souligne) L'onomatopée de la pointe du stylo qui glisse sur le papier disparaît dans le texte français puisque nous n'avons pas d'équivalent. Celle-ci revient quelques lignes plus loin, voir en note 7.
9. Le jeu de mots original est basé sur les sonorités de la langue coréenne. La formule hawaïenne 마할로 (*mahalo*) est méprise pour 망할 놈 (*manghal nom*), qu'on pourrait traduire par « pauvre type ». Nous avons donc cherché un terme français phonologiquement proche de « mahalo » et porteur de la même connotation péjorative. Nous avons finalement opté pour le terme « narvalo » qui bien qu'un peu ancien, reste le plus proche d'un point de vue sonore.
10. La fluidité du stylo évoquée quelques lignes au-dessus est comparée avec la fluidité de la voiture (et par extension la fluidité avec laquelle le jeune personnage rêve d'avancer dans la vie). On retrouve dans le texte original l'onomatopée détaillée en note 5 : 자동차는 아까 그 볼펜처럼 심이 좋아 보였다. 짹, 짹, 거침 없이 뻗어나갔다. Soit littéralement : « La voiture avait l'air de bonne qualité, comme le stylo de tout à l'heure » *Jjuk, jjuk*, elle avançait sans à-coups. (Je souligne). Pour conserver l'écho à la phrase précédente expliquée en note 5, nous avons pris le parti de réutiliser le terme « fluide ».
11. Dr Beach est le surnom de Stephen P. Leatherman, universitaire et scientifique américain, qui publie chaque année un classement des meilleures plages américaines. On retrouve les critères de sélection et le classement sur son site internet. Dans le classement 2017, année de la traduction,

on trouve deux plages hawaïennes : la Kapalua Bay Beach de Maui (2^e position) et le Hapuna Beach State Park, de Big Island (6^e position). La présence des plages d'Hawaï dans ce classement confirme l'image paradisiaque de l'île.

12. Le terme « spot » est utilisé en surf pour désigner les endroits où l'on va surfer. Ceux-ci sont déclinables en plusieurs catégories selon si les vagues se forment sur un fond de sable (beach-break), sur un fond rocheux (point-break) ou sur des récifs (reef-break).

13. Les plages étant sujettes à l'érosion, elles diminuent naturellement chaque année de plusieurs centimètres. C'est pourquoi sont lancées des opérations d'engraisement des plages, qui consistent à réalimenter la plage en sable venu d'ailleurs. Dans son ouvrage sur Hawaï intitulé *Hawaï: la fabrique d'un espace touristique*, Vincent Coëffé propose de parler, au sujet des plages, d'une « éphémère éternité ».

14. Le terme « shore break » désigne, en surf, une vague qui casse violemment et très au bord, à proximité de la plage, avec souvent un ressac assez puissant. Ce sont les vagues les plus dangereuses qui occasionnent le plus grand nombre de blessures lorsqu'on s'essaie à les surfer.

15. Le terme de « pic » (ou « peak » en langue anglaise) décrit la zone où la vague commence à déferler.

16. Le terme de « mousse » (ou « vagues mousses ») fait référence aux vagues faites d'écume qui arrivent sur le bord de la plage après avoir déferlé.

17. Le terme de « lèvres » désigne la partie supérieure de la vague qui s'abat lorsque la vague déferle. Une vague à lèvres épaisses sera une vague puissante.

18. Le texte original comporte des onomatopées pour amplifier le bruit des noix de coco qui s'écrasent sur le pare-brise. On lit : 코코넛들이 앞 유리로 우르르 쏟아지는가 싶었는데 soit littéralement : « Je me suis demandée si des noix de coco n'allaient pas s'écraser *badaboum* sur mon pare-brise » (Je souligne) Nous avons ici remplacé celles-ci par l'expression « avec fracas ».

19. L'enfant dont il est question est asexué en langue coréenne. Puisque le choix est obligatoire en langue française, nous avons opté pour une petite fille. L'auteur s'amuse à mélanger les genres dans son récit, et cette partie fait clairement référence aux codes de l'horreur. Ainsi, la figure de la petite fille aux longs cheveux noirs trempés par la pluie s'est imposée à nous.

20. La journaliste choisit de boire un chocolat. Cela peut sembler anodin, mais cela l'est moins en version originale, nous semble-t-il. En langue coréenne, les termes « chocolat » et « cocotier » sont phonologiquement très proches : 코코아 (*koko*) pour le chocolat et 코코야자 (*kokoyaja*) pour le cocotier. Ce choix de la narratrice nous semble témoigner de son obsession pour les cocotiers (qu'elle croit voir s'abattre sur sa voiture) et par extension pour l'histoire racontée par Yoon.

21. Le terme « tube », ou « barrel », désigne les vagues qui forment un tunnel quand elles déferlent. Surfer l'intérieur d'un tube est l'un des gestes préférés des surfeurs pour les sensations que cela procure.

AUTEUR

LUCIE ANGHEBEN

IrAsia - Cielam